

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 28

Artikel: Essai de pompes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Favey et Grognoz

à Yverdon.

XV

Enfin, nos trois compagnons se dirigèrent, en bavardant, vers l'Exposition. Le boursier les quitta. Favey et Grognoz étaient très gais; l'instituteur triste et rêveur.

Favey dit à ce dernier: « Je crois pour tout de bon, cette fois, monsieur le régent, que vous avez mademoiselle Angéline par la tête. »

— Eh bien, je vous l'avoue, M. Favey, répond l'instituteur, cette femme m'a en effet fasciné, car elle est adorable!... Mais je vois bien qu'elle a d'autres vues, malheureusement.

— Oh! vous comprenez qu'il faut chauffer; c'est pas d'une fois qu'on fait une conquête. Il vous faut aller boire trois décis de temps en temps là-bas, épi elle finira bien par s'apprivoiser.

— C'est très bien, tout cela, M. Favey, mais voyez-vous, la manière assez froide, me semble-t-il, dont elle m'a salué tout à l'heure, m'en dit suffisamment!... Ah! fallait-il donc que je fisse sa connaissance pour qu'il ne m'en restât qu'une cruelle désillusion!... Fallait-il que je la rencontrasse ainsi sur mon chemin sans que je pusse franchement lui ouvrir mon cœur?...

— Mais, mais, il ne faut pas déjà churler, monsieur le régent; ça ne va pas comme ça tout seul. Finalement, vous ne la connaissez que depuis ce matin. On voit bien que vous êtes encore un apprenti dans ces affaires; c'est pas facile à débrouiller les idées des femmes, y faut longtemps. On les fréquente pendant des mois, des années et on les connaît toujours moins. Je puis vous en parler, moi!... Voyez-vous, ça grille d'amour, ça grille de se marier et ça ne veut pas qu'il soit dit. C'est pour ça qu'il ne faut pas tant avoir peur; faut y aller crânement, sans quoi on est fumé. Moi je lui dirais simplement: « Mademoiselle, y m'a pas fallu longtemps pour connaître vos qualités et pour voir que vous feriez une épouse numéro un. Je ferai tout pour vous rendre heureuse, y ne tient qu'à vous... Mais je veux pas

qu'on me mène par le nez!... Voulez-vous que je demande au papa s'il veut me confier votre main?... »

Alors vous verrez ce qu'elle dira. Si elle a l'air de renasquer, vous lui donnez quinze jours pour réfléchir, épi arrive qui plante!... Voilà mon opinion. »

— M. Favey, reprit l'instituteur, je n'oserais jamais traiter si cavalièrement cet ange de douceur. Il faudrait pour cela que je renonçasse à toutes les convenances, à tous les ménagements dont on doit user en pareilles circonstances... Je ne le puis pas!... Je ne le puis pas!...

— Dis donc, beau-frère, s'écrie tout à coup Grognoz, laisse seulement faire monsieur le régent, nous avons déjà assez à démêler avec nos deux gouvernements; y veut assez faire... A présent, voilà l'Exposition. Où est-ce qu'on entre?.. Y a une masse de portes.

— Voilà, voilà, M. Grognoz, fait le régent, voilà le guichet.

— Ah! là?... à cette bornette?... Hé! y a-t-il quelqu'un? Est-ce vous qui vendez les biêts?

— Oui, m'sieu, combien en voulez-vous?

— Voyons, un pour moi, un pour mon beau-frère... Attendez, je ne sais pas si notre régent veut venir; il est si tellement taquetnet.

— Un peu vite, s'il vous plaît!

Grognoz se retourne et crie: « Monsieur le régent, vous venez avec nous? »

— Sans doute.

— Oui, il vient. Donnez-en moi trois. C'est que je vous dirai qu'il a l'amour par la tête... Voilà vingt francs en or.

L'employé au guichet rendant la différence, compte: un, deux, trois, quatre, etc.

— Oh! avez-vous rien à me rendre que de la mitraille, des francs, des cinquante, des vingt... Donnez-moi au moins dix francs en or ou bien des étius.

— Je n'en ai pas dans ce moment. Faites place, s'il vous plaît.

— Mais laissez-me voir au moins ramasser ce commerce. Vous êtes terrible... Y a-t-il un buffet en dedans de l'Exposition?

— Oui, oui, il y a un buffet en entrant... Vite, je vous dis.

— Merci... Eh bien, il ont bien fait de le mettre en entrant.

Et Grognoz retournant à ses compagnons: « Y a là un gaillard, leur dit-il, qui est rêche comme la justice de Berne; je sais pas ce qu'il a mangé. Tiens beau-frère, voilà ton biêt; voilà le vôtre monsieur le régent. »

— Merci. Combien vous dois-je? demande ce dernier.

— Laissez voir ça pour le moment, on règlera le compte en buvant un verre... Y a un buffet.

(A suivre.)

Essai de pompes.

C..., près Neuchâtel, mai 1895.

Dans de nombreuses localités de notre canton, les autorités locales choisissent, pour s'assurer du bon état de leurs pompes à incendie, le jour de l'Ascension. Cette coutume date de loin, paraît-il, car il y a plus de vingt ans que le pasteur de notre village, adressant des questions sur cette fête religieuse à l'un de ses cathécumènes, celui-ci lui répondit sans hésiter: *M'sieu, c'est le jour qu'on essaie les pompes.*

Ces essais ne se terminent pas toujours d'une façon très correcte. Celà va bien pendant que le tambour bat et que les privilégiés qui ont des galons cousus à leur manche de veste commandent: *En avant, marche!... Halte!... Les pompiers de la pompe N° 1 sont priés de pomper.*

Notez que la pompe N° 1 est unique dans le village; c'est égal, c'est la pompe N° 1.

Tout va bien encore pendant que le pistonnier inonde les toits et les gamins dont les clameurs remplissent la rue. Les pompiers ont alors d'autres allures qu'à l'ordinaire; ils savent que de toutes les fenêtres des yeux les observent, et que le moment est là de faire voir si oui ou non ils sont tournés comme des hommes doivent l'être.

Mais, plus tard, adieu la marche en mesure au son du tambour; adieu l'air presque solennel que donnent à ceux qui ont été choisis pour les porter les galons argentés et dorés; adieu la position correcte des casques et des gourmettes à la place même qui leur est assignée,

du bout du menton au bout de la tête.

Adieu surtout la confiance et la tranquillité dans le cœur des femmes de tous ces pompiers, qui, sitôt leurs exercices terminés, se dirigent sans faux mouvement vers les auberges du village.

Pauvres femmes ! elles soupirent en pensant à ce que la fin de la journée pourrait bien leur amener.

C'est tout ce que pouvait faire madame Louise, ma voisine, le soir de la dernière Ascension, soupirer !...

Depuis plusieurs heures déjà, elle était sans nouvelles de son mari et un grand souci faisait battre son cœur, car elle savait, l'expérience aidant, que les séjours à l'auberge de son seigneur et maître amenaient généralement éclats de tonnerre et tout l'accompagnement d'un cyclone en règle. Aussi, pour rendre à ses poumons l'air qui, par moments, semblait leur manquer, se mettait-elle souvent à la fenêtre pour mieux respirer.

Malgré la nuit qui s'avavançait, elle eut le plaisir de voir passer une de ses amies faisant aller devant elle une poussette dans laquelle dormait un bébé :

— Eh ! c'est vous, Adèle !... qu'il y a pourtant longtemps que je ne vous ai vue !... Que faites-vous encore dans notre coin à ces heures, vous qui sortez si rarement ?

— Eh bien ! j'ai pensé comme ça : si tu allais un peu par le village avant de mettre coucher le petit, tu pourrais peut-être entendre où ces pompiers se tiennent, car j'aime assez savoir où est *le nôtre*, et à présent je suis au courant : ils sont chez Alexandre, au haut du village.

— Alors, nous voilà belles ! quand ils sont là, ils n'ont plus ni parents ni amis ! Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir là pour tant les retenir : quand ils y sont installés, je crois qu'ils ne remueraient pas même si l'on sonnait au feu !

— Oh ! pour ce qui est de se remuer, je vous assure qu'ils ne s'en privent pas : quand j'ai passé devant l'auberge, j'ai entendu un tapage à vous fendre les oreilles... Peuvent-ils parler, ces hommes, et crier, et taper sur les tables !... Ah ! si c'était nous !...

— Comment ! ils tiennent un pareil train ? Est-y possible, qu'allons-nous encore voir, aujourd'hui ?... Pauvre Louise, ce n'est pas pour rien que le cœur me bat d'une Ascension à l'autre ! Ah ! cette pompe !

M^{me} Adèle craint l'air du soir pour son garçon et s'éloigne avec sa poussette, mais le visage bouleversé de son amie lui a fait de la peine, aussi, elle se retourne au bout d'un instant et lui crie d'une voix encourageante :

— Enfin, vous savez, Louise ! c'est

vrai qu'ils font un rude vacarme, mais ils ne se battent pas encore !

Le triomphe des épinards.

Sous ce titre, le journal *Le Temps* publie une intéressante chronique sur l'alimentation, à laquelle nous empruntons ces quelques renseignements utiles à connaître :

Lorsque les gens s'étiolent et s'anémient dans notre existence surchauffée, on leur dit : « Prenez du fer, buvez de l'eau ferrée ! » Le principe est traditionnel. Nos pères, déjà, mettaient de vieux clous dans une bouteille et préparaient ainsi artificiellement de l'eau ferrugineuse. Puis sont venues les préparations pharmaceutiques les plus savantes. On les a achetées, on les a bues. Comme on se félicitait à la ronde de ce progrès, des sceptiques ont dit : « Arrêtez-vous ; de tout ce fer que l'on absorbe, il ne reste rien dans l'organisme ! » A qui se fier ?

M Gabriel Viaud a voulu en avoir le cœur net : il s'est livré sur ce sujet à des recherches méthodiques :

Il arrive tout d'abord à cette conclusion que l'on n'emmagasine pas comme on veut du fer dans son organisme. Ce sont vraisemblablement le foie et la rate qui se prêtent à cet approvisionnement dans des conditions spéciales et lorsqu'on a soin de les tenir en bon état. Le foie, notamment, retient le fer ; il le cède peu à peu au courant sanguin, lequel l'élimine principalement par la surface intestinale ; quant à l'estomac, il sert de transmetteur, mais son rôle se borne là ; il ne se livre pas à la chimie métallurgique.

Nous naissons tous avec une petite provision de fer qu'il nous appartient d'entretenir sagement par les pratiques de l'hygiène, de la sobriété et d'une nourriture appropriée.

Que faut-il donc manger pour entretenir sa provision de métal organique ? Que faut-il surtout faire manger aux jeunes enfants ! La viande est secondaire : les préparations ferrugineuses sont indigestes. M. Viaud décerne la palme au lait qui contient 2,3 de fer par 100 grammes de matière sèche, aux lentilles contenant 9,5 de fer, au jaune d'œuf dont la teneur est de 10,4. Les épinards, malheureusement laxatifs, contiennent l'étonnante proportion de 32 à 39 grammes de fer par 100 grammes de matière sèche, 40 % de fer ! Qui se serait douté de cette extraordinaire composition des épinards ?

Pour ce qui concerne l'acide phosphorique, de même que pour le fer, la teneur du blé, des fèves, des pois et des haricots, est fort supérieure à celle de la viande. Le haricot arrive bon premier comme teneur en acide phosphorique, surpassant le bœuf de la meilleure qualité, ainsi que la viande de porc et de gibier ! Ces constatations scientifiques paraissent donner raison aux théories des végétariens ; mais il faut leur objecter que la dentition de l'homme est, partiellement, celle d'un carnivore. L'homme est donc partiellement carnivore par destination, avec la stricte indication dentaire de mélanger des légumes à son alimentation. Il ne saurait s'y soustraire sans commettre une véritable erreur alimentaire. Ainsi, malgré la remarquable composition ferrugineuse des épinards, malgré le triomphe des haricots, en dépit du succès des

pois cassés, ne comptons pas exclusivement sur eux pour nous donner des hercules : *In medio stat virtus !*

Mort d'un nain. — Il vient de mourir un Américain, un général qui, au lieu de tambours, n'a fait que battre la grosse caisse de la réclame, un nain qui a connu toutes les grandeurs.

Le général Tom Pouce, de son vrai nom Charles Stratton, fut une des créations du légendaire Barnum, un des deux ou trois hommes de ce siècle qui aient bien compris la profondeur de la bêtise humaine.

Après avoir amassé quelques milliers de dollars à montrer à ses compatriotes Josa Heth, une négresse de cent soixante ans, qui aurait pu être la nourrice de Washington, la sirène des îles Fidji et le cheval laineux, Barnum vint récolter des louis et des livres sterling en France et en Angleterre en exhibant Tom Pouce, qui obtint un succès dont rien ne peut donner l'idée.

Qui ne se rappelle l'histoire du célèbre notaire qui avait fait trois cents lieues pour voir Tom Pouce ? Les représentations étaient terminées ; mais on dit à ce brave tabeillon qu'il aurait quelque chance de trouver Tom Pouce à l'hôtel où il était descendu.

Notre homme court à l'hôtel, demande le général, monte, frappe à la porte.

— Entrez ! répond une voix de stentor.

— Monsieur, je désirerais voir le général Tom Pouce.

— C'est moi, monsieur.

Le notaire est interloqué. Celui qui lui parle est, en effet, un géant de six pieds, qui porte une moustache formidable...

— Mon Dieu, monsieur, je vous demande pardon, mais on m'avait dit que vous étiez d'une taille lilliputienne.

— En public oui, monsieur ; mais, quand je suis seul, je me mets un peu à mon aise, vous comprenez.

— Parfaitement, monsieur, je comprends, balbutia le visiteur, qui s'en alla tout rêveur.

Le général Tom Pouce était parti de la veille pour une ville voisine, et c'était un général de cavalerie qui occupait, ce jour-là, la chambre du célèbre nain.

Conte arabe.

Un Arabe, dont le coffre-fort était mieux garni que la cervelle, épousa, pour ses beaux yeux, sa jeune cousine. Le jour des noces, il régala de son mieux ses parents et amis.

Lorsque, très tard dans la soirée, il accompagna ses hôtes jusqu'à la porte de la maison, il oublia de fermer celle-ci, tant il avait hâte de rejoindre son épouse.

Quand ils furent seuls : « Mon cher ami, lui dit-elle, va donc fermer la porte. »